

- Julia ?
- Oui
- Anne-Marie Lanvin pour toi au téléphone.
C'est pas vrai ! Pas elle, pas déjà !
- Allô.
- Ah, Julia ! Comment allez-vous ?
- Ça pourrait aller mieux.
- Comment ? Vous rentrez de vacances, non ?
- Oui, justement...
- Bon, très bien ! Dites-moi, il va falloir rattraper le temps perdu : nous devons sortir très rapidement une brochure pour expliquer à nos salariés la mise en place du contrôle interne.
- Qu'entendez-vous par « très vite » ?
- Fin de semaine prochaine. Le DG veut que le dispositif se mette en place avant la fin de l'année.
- Gros soupir.
- Anne-Marie, ce n'est pas raisonnable. Nous n'avons aucun élément pour travailler là-dessus. Tout est à concevoir.
- Mais c'est bien pour cela qu'on vous paye, non ?
 Rire mesquin de la cliente aux pleins pouvoirs.
- Je vais voir, Anne-Marie. Je viens juste de rentrer et je ne sais pas quel est le planning de travail des équipes. Je fais un point et je vous rappelle.

- D'accord, mais faites vite !
- Au revoir, Anne-Marie.
- Oui, au revoir !

Le cauchemar reprend... Vite, vite, toujours vite. Je connais l'animal en plus : elle va faire speeder tout le monde et m'annoncer, quand le travail sera terminé, que le projet a été reporté ou que son directeur a changé d'orientation et souhaite quelque chose de radicalement différent. La rage me monte... Ou le découragement, je ne sais pas encore. Je n'ai pas la force d'affronter tout cela. Je me fous royalement du contrôle interne à la DCS, des stress de ce gros boudin d'Anne-Marie Lanvin et de ses crises existentielles ! Je veux qu'on me foute la paix !

- Qu'est-ce qui t'arrive, Julia ? Tu as l'air énervée.

Nell me sourit par-dessus une pile de revues posées sur son bureau.

- J'en ai marre de ce boulot. On travaille dans des conditions débiles.
- Eh bien, ça n'a pas l'air de t'avoir réussi, les vacances. Tu veux une cigarette ?

- Non merci, je réponds machinalement sans même lever les yeux vers ma collègue. Prendre en pleine face Anne-Marie dès mon retour : comment veux-tu que je sois cool ! Elle me gonfle. Je vais demander à ne plus travailler sur ce budget.

- Attends un peu. Ils ont prévu de revoir l'ensemble des dossiers et d'arbitrer sur certains d'entre eux.

- Qui ça, ils ?
- Ben, notre directeur et le responsable France de Dough & Partners.
- D'où il sort, celui-là ?
- C'est l'une des trois agences intéressées par un rapprochement avec nous. L'américaine.

Je regarde Nell avec consternation :

- Je croyais que l'agence en question n'était pas encore choisie. On nous a raconté des craques ?
- Je pense que notre directeur avait déjà son idée derrière la tête, souffle Nell dans un nuage de fumée.

- Nell ! Essaie de ne pas m'envoyer ta fumée dans la figure, je proteste en reculant vivement mon fauteuil.
- Excuse-moi. Je n'ai pas fait attention.
- Bon, en gros, tout est déjà joué. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de dossiers à arbitrer ?
- On nous en a parlé vendredi en réunion. Les Américains trouvent qu'on a trop de clients pas suffisamment rentables. En fonction de leur propre portefeuille clients, ils vont décider quels sont les budgets qu'on va garder pour les développer de concert avec les leurs.
- Tu penses que la DCS va sauter ?
- Aucune idée. Mais vu l'investissement temps que cela demande, il y a des chances. En plus, je crois qu'ils vont privilégier les gros comptes, ceux qui peuvent investir en publicité.
- Je ne comprends pas. L'institutionnel, c'est quand même bien la marque de fabrique de notre agence ! Ça représente la plus grosse partie de notre marge...

Nell écrase avec vigueur son mégot dans le cendrier qui déborde.

- À mon avis, on n'est pas au bout de nos peines. Ils ont laissé entendre que nous étions peut-être trop nombreux, du coup, pour gérer les budgets en question.

- Voilà ! On y est !

- Quoi donc ?

- Aux fameuses restructurations ! Tu as d'abord le pseudo discours stratégique sur « le virage nécessaire, patati, patata, face à l'évolution du marché, vous comprenez... ». Puis après vient l'analyse détaillée des dossiers et les questions redoutables sur ton travail : « Combien de temps mettez-vous pour réaliser ce type de tâche ? Et quelle marge faites-vous sur ce client ? Ah, effectivement... Il y a des fuites de productivité qu'il va falloir examiner de près ». En fait de réorganisation, ils en arrivent très vite au constat qu'il y a trop de monde sur le pont. C'est dans l'ordre logique des choses.

Nell prend un air abattu :

- Tu crois qu'ils en arriveraient à des licenciements ?

- Bien sûr ! Le temps humain, ça coûte trop cher ! En plus, les personnels, ça a des états d'âme, des revendications. Nos boss n'ont pas de temps à perdre avec ça. Leur baromètre social, c'est la Bourse : si ça monte, ils sont contents ; si ça baisse, ils commencent à devenir fébriles.

- J'espère que ça ne va pas arriver ici... Ce n'est pas l'esprit de l'agence.

- Je me fais moins d'illusions que toi. Tu vois bien qu'on ne nous dit pas la moitié des choses. Et même si notre directeur essayait de maintenir le personnel en l'état, les Américains auraient vite fait de lui présenter un certain nombre de contre-arguments « convaincants ». C'est la voix du plus fort ! Comme à l'origine, quand nous étions des primates à deux pattes. Mais à l'époque, c'était pire : on ne licenciait pas, on zigouillait directement les gêneurs.

- C'est flippant, ce que tu racontes.

Je tire un pâle sourire :

- C'est la loi du marché, qui génère son propre capital. Le travail n'a plus la côte à New-York, ni même chez nous.

- Dire qu'on parlait d'enclencher un enfant avec Paul. Je ne sais pas si c'est le bon moment...

- Peut-être que si, au contraire...

- Mmm...

- Bon, je vais quand même aller faire le point avec le studio sur les plannings. À tout à l'heure pour le déj'.

Sale journée. Après Anne-Marie Lanvin, la mauvaise humeur du directeur de création qui ne sait plus où donner de la tête et envoie promener tout le monde. La pile de courrier et les quelque cent cinquante messages électroniques entassés dans ma boîte à traiter avant de pouvoir commencer à ouvrir le moindre dossier. Les conversations du déjeuner focalisées sur les tractations en cours et les rumeurs qui commencent déjà à aller bon train. La compet' France Télécom perdue, annoncée par un directeur plus sinistre que jamais,

à la mine aussi grise que les nuages qui bouchent l'écran des baies vitrées de l'agence. Au palmarès des journées où il aurait mieux valu rester couchée avec une bonne gastro, celle-ci arrive dans les premières places. Je m'enfuis à dix-huit heures pétantes, heure réglementaire s'il en faut, l'œil sombre et le bide traversé par des tiraillements intermittents. Dehors, les passants s'activent pour rentrer chez eux, pressés par la nuit et la somme de tâches qu'il leur reste à accomplir avant de pouvoir se coucher en bénissant leur paillasse de ce repos bien mérité. Je marche à petits pas, laissant pénétrer l'air vif par mes narines dilatées. La ville me porte, de vitrines éclairées en portes cochères, des bruits rassurants jaillissant de-ci de-là : la grosse voix du boucher criant par-dessus le ronronnement de la machine à découper le jambon ; le cliquetis des caisses enregistreuses de Monoprix qui chauffent comme tous les jours à la même heure sous l'afflux des Parisiens venus acheter leurs traditionnelles baguette-salade verte sous vide-yaourts 0 % ; le raclement des seaux de fleurs sur le trottoir que l'on tire à l'intérieur du magasin en attendant la réouverture matinale. Tout un monde qui se retire frileusement dans ses intérieurs, une marée descendante refluant en même temps que la lune grimpe les paliers de la voûte céleste. Seules les voitures continuent leur ballet luminescent, striant la ville de raies rouges orangées. Je coupe par les petites rues, incommodée par l'odeur des vapeurs grasses lâchées par les bus à chaque redémarrage. Ici, plus de lumières, que des façades muettes qui abritent des vies souterraines dont aucun éclat ne filtre à travers les volets clos. Je presse le pas. Pas tentée par une rencontre nocturne. Le cœur de la ville, tout petit, est déjà loin. Ne reste que l'architecture froide des quartiers dits résidentiels, un entrelacs de rues sans âme parsemées de rares platanes et de containers à poubelles. La banlieue dans toute son indigence, créant des îlots de vie artificiels à coup de simili appartements de standing et de parcs rachitiques grillagés de toutes parts et fermés à la nuit tombée pour éviter que les drogués viennent les squatter. De jeunes couples dynamiques s'y installent, contents d'échapper à l'emprise du centre-ville et de ses

loyers démoniaques, et pensant trouver ici un nouveau way of life. Mais le tissu social, comme ils disent, n'a pas suivi : un malheureux cinéma propose deux séances par jour dans des salles défraîchies aux moquettes sales. Quelques restaurants illuminent l'avenue principale de leurs néons fluos : au menu du samedi soir, les pizzas de chez Antoine, les nems du Palais de jade ou le couscous du Marrakech. Les locaux délabrés de la MJC rebutent les quelques courageux qui viennent se renseigner pour savoir s'il existe des cours d'ikebana (« De quoi ? ») ou des stages d'expression personnelle. Et l'esplanade à la sortie de la bouche de métro (la dernière de la ligne, au bout du bout) se transforme en terrain de jeux à ciel ouvert pour des jeunes désœuvrés, immobilisés en gare de minuit à six heures du matin et égrenant les joints comme les heures. Le rêve du travailleur ! Mieux vaut se réfugier derrière sa télé et rêver devant les profonds décolletés gonflés à l'hélium d'animatrices peroxydées ou la blouse blanche de Docteur House et son savant décoiffé-coiffé. Un bout d'arbre dépasse du haut d'un portail vert sombre aux piques acérées. Mes yeux s'accrochent à l'extrémité de ses ramifications et parcourent en pensée les branches dénudées, descendant le long du tronc pour atterrir dans un jardin à la pelouse bien entretenue. Des jouets en plastique jonchent le sol près d'un bac à sable bleu et rouge en forme de fleur. Une allée de graviers contourne la bâtie aux angles carrés pour rejoindre le grand étendoir où s'alignent des épingle à linge en bois qui n'en pincent pour rien. Tout est bien ordonné, la voiture dort dans son garage, les enfants sont au lit et les parents regardent Zone interdite. Finalement, rien de moins que la vie ordinaire de milliers de gens occupés à la même heure aux mêmes choses, du nord au sud et d'est en ouest. Mais cette image ne me rassure ni me convainc. Rien ne ressemble moins à mes yeux à un banlieusard qu'un autre banlieusard. Des vies millimétrées enfermées dans des maisons clonées disposées bien sagement en rangs d'oignons au sein d'une métropole étouffée par sa ceinture devenue trop petite ; une imbrication de poupées russes ayant perdu leurs couleurs chatoyantes

au contact des pluies incessantes. La démesure de la ville rend chaque vie insignifiante, comme un brin de paille perdu dans un océan de bottes. Le vertige me prend parfois quand je regarde les hautes tours et les immeubles qui dressent leurs façades aveugles à la périphérie ou au cœur même de Paris : des lignes de fenêtres masquent des anonymats voisins, petites ouvertures symétriques et lugubres derrière lesquelles mangent, dorment, pissent, caguent et rêvent des êtres de chair et de sang. Ma conscience fait un effort pour pénétrer ces murs épais et m'imaginer à la place de ces gens que je ne connais pas, mais dont la vie a tout autant de valeur que la mienne. Mon empathie s'arrête là ; je n'ai jamais voulu habiter dans un immeuble dépassant les trois étages : après cela, ce n'est plus une habitation, c'est un silo à grains. Les cités marseillaises ou toulousaines n'ont rien à envier aux HLM d'ici. Mais la chaleur fait sortir les populations de leurs cellules trop étroites vers des horizons un peu moins froids, les vitres s'animent d'un autre éclat sous le soleil et la vibration de l'air donne l'idée d'une vie pas encore avortée. Pas de quoi changer le cours des choses, mais une coloration différente qui donne espoir en des jours meilleurs. Philippe ne me suit pas sur ces raisonnements, habitué qu'il est au gris environnant.

Le fossé s'est élargi depuis mon retour de vacances. Les retrouvailles au réveil avaient la couleur d'un matin tiède : Philippe est rentré tard dans la nuit et n'a pas eu à cœur de me réveiller. Le bruit nasillard du radio-réveil branché sur le 7-9 de France Inter a bordé notre échange de regards ensommeillés.

Pour la première fois, l'haleine de Philippe m'a dérangée.

Mon bol de Ricorée m'a donné la nausée, ce qui n'a rien arrangé. À ce pauvre Philippe qui s'inquiétait, j'ai répondu que ce n'était pas pire que les cernes noires qui creusaient le haut de ses joues, soutenant qu'il avait du passer quelques nuits hors de la maison. Il a ri de l'allusion sans prendre la mouche.

Dans la douche, il a remarqué que mon ventre avait gonflé, ce à quoi j'ai répondu que ça devait être toute la nourriture que j'avais ingurgitée chez ma mère. Il a eu l'air de me croire.

Nous avons pris ensemble le chemin de l'agence, main dans la main. Le travail nous a happés dès l'arrivée, chacun de son côté.

En somme, rien n'avait changé et pourtant, tant de choses étaient différentes...

- C'est moi ! je crie en claquant la porte.

- Monte, on est en haut.

Je me fige sur place. Un jour que je suis rentrée et déjà la soirée est squattée ! Un mauvais pressentiment m'assaille, submergée par un violent ressentiment à peine arrivée en haut des escaliers :

- Tiens, Cynthia, quelle surprise !

Philippe vient à ma rencontre pour m'embrasser :

- Ça va ?

Je me raidis.

- Oui, je réponds d'un ton sec.

- Cynthia est venue me faire un compte-rendu de sa présentation de cet après-midi avec Edouard... Un nouveau dossier pour une grosse boîte de BTP avec qui on a déjà travaillé, s'excuse Philippe.

- Ah bon ! (sourire angélique avant l'attaque). Et ça ne pouvait pas attendre demain ?

La poupée Barbie ramène sa fraise :

- En fait, Philippe m'a demandé de l'associer de très près à ce dossier car il est d'une grande importance stratégique pour nous. Comme le rendez-vous n'était pas très loin d'ici, je suis passée pour l'informer de ce qui s'est dit. Notre client était enchanté de nos propositions.

Elle glousse en se tournant vers Philippe, fière comme un chien qui attend son sucre.

- Le problème, c'est que notre appartement a également une grande importance stratégique en matière de détente et de vie privée, je

réponds en m'appliquant à reproduire le même air de pintade ahurie. Dans la mesure du possible, nous évitons d'en faire une annexe du bureau.

- Ne t'inquiète pas, Julia, tempère Philippe. Nous avons presque fini.
- Je vous laisse alors. Je vais préparer le dîner.

Cynthia me décoche un regard entendu, du genre : « allez bobonne, va faire la cuisine pendant que je discute de choses sérieuses avec ton homme ».

Je fulmine ! Cette garce a tous les toupets : venir jusque chez moi brancher mon mec sous des prétextes fallacieux ! Quelle hyène ! Et ce benêt de Philippe qui ne se rend compte de rien et qui l'écoute avec cet air sérieux et concentré. Comme si elle pouvait raconter des choses intéressantes !

J'attrape dans le freezer la première boîte qui me tombe sous la main – des crêpes surgelées au jambon, reste des quinze jours de célibat de Philippe – et laisse tomber avec grand bruit dans la poêle le bloc compact et gelé. Puis j'entreprends de mettre la table, sans ménagement pour les assiettes et les verres qui cognent sur la surface carrelée. Philippe passe la porte de la cuisine :

- Cynthia s'en va. On a fini.
- Bonne soirée ! je crie en direction du salon.
- Bon, je la raccompagne en bas, lâche Philippe.
- C'est ça.

J'écrase à coup de fourchette les pauvres crêpes qui grésillent en rouspétant.

Schiiiiii, schiiiiii.

Je ne veux pas entendre ce que Philippe est en train de raconter à cette mygale.

Schiiiiii, schiiiiii.

- Tu n'as pas été très aimable avec cette pauvre Cynthia, reproche Philippe en rentrant à nouveau dans la cuisine.
- Ah parce qu'il faut la plaindre, en plus ?
- Non, je ne dis pas ça. Je dis simplement que tu aurais pu être plus

aimable.

Schiiiiii, schiiiiii.

- Je ne l'aime pas et elle sait très bien pourquoi.

- Ah bon ?

- Parfaitement. Elle te tourne autour comme un vieux vautour et cherche toutes les excuses pour titiller ta carcasse de mâle.

- Tu délires ! rigole Philippe. Elle ne me plaît pas du tout, en plus.

- Bon, c'est pas la peine d'en discuter. C'est prêt.

Philippe fronce le nez devant les pavés noirs charbon qui trônent dans son assiette au milieu d'une mare d'huile luisante :

- C'est un peu trop cuit, non ?

- Je ne peux pas faire mieux avec des surgelés. Il fallait s'occuper de les sortir du congélateur avant.

- Julia, arrête, s'il te plaît.

Je toise Philippe par-dessus la table :

- Arrête quoi ? Il faudrait que je me réjouisse de tomber sur ta Cynthia à chaque fois que je rentre chez moi ?

- Tu exagères. Je trouve que tu es particulièrement distante depuis que tu es rentrée de vacances. Je pourrais te retourner le compliment et te demander si tu ne me caches pas quelque chose.

- Et quoi donc ? je demande le rouge aux joues.

- Une rencontre, peut-être ? Un de tes vieux amants que tu aurais retrouvé à Digne et avec qui tu aurais renoué ! Ou un jeune éphèbe que tu aurais croisé je ne sais où et sur lequel tu as flashé !

- Ah ah ah ! Elle est bien bonne, celle-là ! Monsieur serait jaloux maintenant. Ça serait bien la première fois.

- C'est aussi débile que tes fantasmes à propos de Cynthia. J'ai autre chose à faire que gamberger sur une fille dont je me fous royalement.

- Alors, évite de la ramener ici.

- OK, comme tu voudras.

Les crêpes surgelées finissent de refroidir dans leur bain. Fin de la discussion.

- Je suis fatiguée. Je descends me coucher.

- Je débarrasserai la table. J'ai un boulot urgent à finir, je te rejoins tout à l'heure.

- Comme tu veux.

Philippe m'attrape au passage :

- Tu ne m'embrasses pas ?

- Si.

Nos lèvres se joignent brièvement, sans chaleur.

- Julia ?

Je m'arrête au seuil de la porte :

- Oui ?

- Tu m'aimes ?

...

...

- Je descends.

Qu'est-ce que je veux, qu'est-ce que je cherche ? L'amour idéal ? Ça fait longtemps que je ne crois plus au Père Noël et que je sais que les Harlequin sont écrits par des machines qui compilent de façon aléatoire les 250 mots que compte le dictionnaire de la femme en mal d'amour qui rêve d'une vie meilleure en repassant son linge le dimanche après-midi. Qu'est-ce que j'attends de Philippe ? Qu'il s'empare avec allégresse et devoir de son rôle de futur père, heureux de découvrir la jolie surprise que je lui ai faite et m'annonçant en grand seigneur que dorénavant, il rentrera tôt à la maison pour s'occuper de notre rêve vivant et que les piles de couches culottes remplaceront dans ses pensées les montagnes de dossiers ? Que dans quelques années, nous envisagerons de faire un petit frère ou une petite sœur à l'enfant chéri et que, décidément, cet appartement devient trop petit ; il nous faudra chercher quelque chose de plus grand, avec une deuxième chambre, et puis un jardin pour pouvoir rester à la maison le dimanche ! Nous ferons l'amour moins souvent, car les enfants, ça pompe... À moins que je passe à mi-temps au boulot... ou que je fasse un troisième

enfant pour justifier un congé parental... J'aurai peut-être des amants pour me rallumer les fesses de temps en temps. Ouais, ça au moins, ça serait marrant !

Qu'est-ce que je veux faire de ma vie ? Qui je veux être ? En quoi ai-je une prise sur les choses ? Pour en faire quoi ? Petite, je me voyais devenir une femme belle, intelligente, ayant une parfaite maîtrise de sa vie professionnelle et personnelle, un peu à l'image de ma mère en fait... Combien la réalité est bien peu consistante et malléable au regard de l'immuabilité de nos rêves.

J'ai avancé dans l'existence au gré des événements, et surtout des non-événements, qui ont jalonné mon parcours. Suivi la voie que je disais m'être tracée, mais sans courage ni vraies prises de risques. Devenant seulement au fur et à mesure un peu plus consciente des possibilités que j'aurais pu explorer, et des non-choix que j'ai fait. Consciente aujourd'hui aussi de ce que la vie de ma mère pouvait masquer de déceptions, de blessures et de compromis. Même l'homme avec lequel je vis est là par hasard. Même l'enfant que je porte n'a pas tapé à la porte avant d'entrer.

Ma vie ne me ressemble pas.

Et cette ville cannibale et grise plombe mes derniers espoirs. J'étouffe, je me débats, je me noie et je ne sais pas qui appeler au secours. Qui comprendrait que je veuille changer de vie alors que tous les éléments qui la constituent ont été assemblés par mes soins, les uns après les autres, sans contrainte, délibérément (mais pas en toute conscience) ? À peine puis-je invoquer ma jeunesse, mon manque d'expérience. Plutôt une absence de passion. Ou un trop grand sens des conventions. Rien de très condamnable en soi, encore que... Cela a mené certains individus très loin dans le renoncement, la lâcheté, la traîtrise, jusqu'à l'abjection ! Qui souffre de mes lâchetés ou de mes non aveux ? Qui en souffrira ? Suis-je même capable d'arrêter cette molle lancée en avant ? Un croche-pied à un coureur au ralenti le fait à peine trébucher. Je ne sais pas vers où je dois me diriger.

Creuse-toi la tête, Julia. Arrache-toi les tripes. Aie des couilles ! Tape-

toi la tête dans un miroir jusqu'à ce que ton visage défracté reflète les angles aigus de ta personnalité. Cherche, questionne, interroge-toi sans pitié et sans complaisance. Vomis ce que tu n'es pas, régurgite ce qui s'accorde mal à tes foies, racle tes boyaux pour enlever les vieilles peaux qui s'y sont incrustées. Et crache les mots qui disent vrai, crie tout haut tes refus, tes « je n'en veux plus », tes envies, tes espoirs...

Toutes ces questions sans réponse me laissent sans force, comme à l'arrivée d'un marathon idiot. Je me tourne et retourne dans le lit froid. En haut, Philippe a allumé la télé. Il ne doit pas être pressé de me rejoindre, vu l'ambiance. Pourquoi est-ce que je joue à la jalouse d'un coup ? C'est nul. Je ne sais pas si Philippe serait capable de me tromper. Je cherche peut-être la confrontation pour donner une prise à mon indécision à son égard. Encore une facilité à mon palmarès : faire en sorte que ce soit l'autre qui ait à réagir et à faire changer le cours des événements. Qu'est-ce qu'on peut être lâche devant l'adversité, surtout quand il s'agit de sa propre vie. C'est plus facile de juger celle des autres : « Oh tu sais, tu ne devrais pas faire ceci, tu devrais plutôt faire cela ». Au nom de quels critères peut-on dire que ces conseils sont bons pour un autre que soi-même, tandis que la personne que l'on est supposé connaître le mieux – notre petite personne – nous reste opaque ? La réponse fait le lit des corps de métier ès psyché. Des spécialistes de la distanciation, qui jouissent du statut d'experts des consciences et d'une panoplie d'outils « objectifs » leur permettant de nommer les maux qui nous assaillent et de nous conseiller sur la marche à suivre. Je reste dubitative sur leurs capacités à cerner au plus juste nos errements intérieurs à partir d'éléments fournis par notre propre subjectivité. Je crois plus en la vertu de l'action qui ne ment pas : ce que je fais dit ce que je suis mieux que mes paroles. Reste à trouver l'énergie et la direction vers laquelle bouger. Toutes mes interrogations ne m'aident en rien pour cela. Qui puis-je écouter, si ce ne peut être ni ma tête, ni mes amis, ni un psy ? Qu'est-ce qui est le plus directement en prise avec mes aspirations profondes, avec mon être « vrai », celui qui ne s'embarrasse pas des conventions sociales,

familiales et culturelles ? L'instinct ? Trop bestial et corrompu. Le subconscient ? Trop abstrait et tapi dans des profondeurs inconnues. Le cœur ? Trop émotif, trop larmoyant. Ma bonne étoile ? Une voyante qui lit dans les boules de cristal ? Les signaux imperceptibles qui m'entourent et parsèment mon chemin de petits clignotants verts ou rouges ? Dieu, l'ultime espoir des désespérés ?

Ah, ah, ah ! Ce qui est rassurant, c'est que je me fais encore rire !

Ploup !

Mon ventre sursaute. Signe de protestation face à l'agitation de toutes mes humeurs contenues ? Ça vire, ça tangue... Quelle mélasse ! À moins que ce ne soit ce petit être minuscule qui frétille déjà... Non, ce n'est pas possible, il est trop tôt pour cela. Euh... en fait, je n'en sais rien. À combien en suis-je déjà ? J'étais enceinte d'un mois quand je suis allée voir mon gynécologue. C'était donc... il y a un mois... ou plus. Presque trois mois, donc ? Ouh là, bouffée de chaleur ! Le prochain rendez-vous chez ce toubib oiseau de malheur est samedi prochain. Il va falloir que j'invente une excuse pour m'échapper deux heures dans l'après-midi.

Et puis non, non et non !!! Il faut que je parle à Philippe !

Je me dresse dans le lit, le cœur battant.

Oui, voilà, première prise de décision et mise en application sous trois jours ! Je DOIS annoncer à Philippe que je suis enceinte.

Je retombe en arrière comme une masse, plaquée au matelas par l'énormité de la tâche à venir. Mais pas question de faillir, cette fois-ci. C'est maintenant ou jamais. Il faut simplement que je trouve le moment le plus propice. Demain matin au petit-déjeuner ? Ou plutôt le soir, à l'apéro ? Ou mieux, je programme un rendez-vous dans un restaurant sympa, vendredi soir par exemple ; c'est la fin de la semaine, on se décontracte... et je fais attraper à Philippe un ulcère à l'estomac tout de suite après ! Non, ce n'est pas une bonne option. Et puis merde, on verra bien. Je choisirai le moment quand ça sera le moment. Voilà, ça, c'est une bonne décision !

Je suis contente de moi. Je peux dormir à présent !

Bonne nuit, petit embryon.

Ce soir, c'est la fête des anges, des rêves hallucinés et des lucioles enchantées. Je lâche prise et m'en remets au cosmos. À l'espace infini de la nuit, au vide sidéral du sommeil. En attendant le réveil et ses cohortes d'anges vengeurs. Je serai fraîche pour un nouveau combat !

Le moment est venu plus vite que prévu.

Dérouté par nos querelles et le changement d'atmosphère entre nous, Philippe s'est ouvert de ses états d'âme à Fela (à quelle occasion, je ne sais pas, vu que je ne l'ai moi-même pas revue depuis mon retour de vacances...). Contre toute attente, celle-ci lui a donné quelques graines à manger qui ont fait germer dans son esprit l'idée que je pouvais être enceinte ! Merci chère amie pour l'indiscrétion, m'enlevant ainsi irrémédiablement la primeur de l'annonce, mon premier acte d'aveu volontaire jeté à plat et piétiné ! Je n'en reviens pas... Tout comme je rumine encore la réaction de Philippe et la discussion que nous avons eue dès le jeudi soir entre la poire et le fromage. Pas de larmes, pas de cris, pas d'effusions... Un échange à l'électrocardiogramme plat comme une limande, froid et acéré comme la lame d'un scalpel neuf.

Je referme le magazine Parents aux nombreuses pages arrachées par les précédentes patientes (elles doivent se constituer à la maison des classeurs entiers de fiches pratiques et de bons articles pour tout savoir sur l'art de vivre en harmonie avec bébé, le dernier combi 3-en-1 qui fait landau, poussette et siège auto en même temps, de supers recettes pour faire des petits plats bourrés de vitamines et de couleurs, très faciles et rapides à réaliser pour les mamans pressées, ou encore les conseils de Lila, la psy des nanas, pour retrouver une vie sexuelle épanouie après l'accouchement) et le repose parmi ses confrères Enfant magazine, Family et Top Famille. Ça fait déjà trois quarts d'heure que je poireaute dans la salle d'attente de mon gynécologue, le délai minimum comme à chaque fois.

Une rage sourde gronde au fond de moi : rancœur contre le médecin qui me fait perdre mon temps, rancune envers Philippe. J'amalgame en

un tableau d'apocalypse ces deux sales bonhommes et tous les autres représentants de leur sexe, cette espèce froide et reptilienne qui n'avance qu'à pas mesurés, ses longues griffes labourant méthodiquement le sol terreux pour laisser une trace profonde et régulière derrière elle. Je hais leurs raisonnements de batraciens quand ils vous regardent avec leurs grands yeux humides qui se veulent rassurants et innocents (quelle blague !). Leurs sourires condescendants qui étirent leurs lèvres en une grande fente de crapaud d'où peut surgir à tout moment une langue noire et pointue tendue de malice. Me voilà en train de me transformer en vieille femme aigrie... C'est flippant.

Je me penche à nouveau vers la petite table en rotin garnie de magazines. Tiens, Gala ! Je vais lire la vie des stars, ça va me consoler ; pour eux, tout baigne : ils sourient tout le temps sur les photos.

- Bonjour ! C'est à vous, mademoiselle.

Oh, la poisse ! Je n'ai même pas eu le temps de lire l'article sur Jean-Pierre Foucault à Courchevel !

L'homme en blouse blanche ouvre ses deux grands bras de gibon en signe d'invitation à le suivre.

Mademoiselle... Je n'avais jamais réalisé le décalage entre ce titre et ma situation. Peut-on être mère et mademoiselle en même temps ?

- Entrez !

Je m'installe dans le fauteuil en cuir fauve. Le contact avec la peau tiède du siège a quelque chose de rassurant.

- Alors, comment vous portez-vous depuis la dernière fois ?

- Ça peut aller. Mis à part que j'ai l'estomac détraqué et le ventre gonflé. Mais c'est peut-être le stress du boulot, avec la reprise...

- Oui, lâche le docteur visiblement peu convaincu. Disons aussi que vous êtes dans votre troisième mois de grossesse et qu'il est normal que votre corps subisse des changements. Vous savez qu'aujourd'hui, nous allons faire la première échographie ? Vous allez découvrir votre bébé !

- Oui, je sais.

- Votre compagnon n'a pas pu venir ?

- Non, il a beaucoup de travail en ce moment.

Et d'autres préoccupations...

- Bien... Passez dans la pièce à côté et déshabillez-vous. Nous allons regarder ça ensemble.

Je me débarrasse fébrilement de mes nombreuses couches de vêtements, la vue brouillée par les larmes. Encore ce maudit sentimentalisme, réveillé par la douceur d'un simple mot (« ensemble ») et caressé dans le sens du poil par l'attitude quasi-paternaliste de mon gynécologue aux bras velus.

- Allez, gardez vos larmes pour ce que vous allez voir, gronde le brave homme en rentrant dans la pièce. C'est la plus belle chose au monde qui puisse arriver à une femme.

- Je ne sais pas.

- Bien sûr ! Vous verrez au fur et à mesure comme vous allez l'aimer, ce petit être en construction. C'est déjà une partie de vous, et ça ne va pas s'arrêter là.

Un gel bleu recouvre maintenant mon ventre tendu sur lequel le docteur fait glisser un engin en plastique blanc qui ressemble étrangement à une manette de console de jeu reliée par un cordon à un boîtier guère plus évolué qu'une batterie de voiture. Je me dévisse la tête pour tenter de voir ce que projette la mini-télé installée en hauteur derrière tout cet appareillage. Soudainement apparaît sur l'écran une masse filandreuse et informe et un bruit de grotte souterraine aux parois humides émerge de je ne sais quel haut-parleur caché.

- On ne voit rien !

- Attendez, je viens juste de commencer.

Tandis que la manette blanche effectue de nouvelles circonvolutions, une sorte de haricot se dessine au centre d'une poche noire. Puis une deuxième sphère plus petite émerge du coton.

- Regardez, son buste et sa tête.

- Ah...

- Hop, et là un petit bras et une main !

- Oui... Mon Dieu, on voit les doigts ?

- Bien sûr. On va même pouvoir observer le cœur. Attendez voir...

Je scrute l'écran, le cou raidi par un proche torticolis.

- Tenez, le voilà.

Un petit sac noir comme une tâche d'encre prend naissance à l'intérieur du haricot. Et bouge !

- On va écouter les battements, déclare solennellement le docteur en tournant le bouton de son transistor de fortune tandis qu'un diagramme traversé d'un flux électrique apparaît sur le moniteur.

C H T T T Z Z S S S S S - T O C - T O C - T O C - T O C -
G R R R R R R I I I S S S S Z Z Z - T O C - T O C - T O C - T O C .

- Il bat vite, non ? Enfin, on n'entend pas très bien, avec tous ces grésillements au milieu.

- Oui, son cœur bat à 160 pulsations par minute. Il travaille à plein régime, vous savez ! D'ailleurs, ce n'est plus un embryon mais un fœtus. Il a des bras et des jambes, la plupart de ses organes internes, et son visage commence à se modeler.

- Je ne pensais pas qu'à ce stade-là, il était autant développé...

- Il commence même à bouger, même si vous ne percevez pas encore ses mouvements. Regardez sur l'écran.

Une pointe d'attendrissement pique subrepticement le ventricule gauche de mon cœur, libérant un peu de liquide émotif le long de mes artères.